

Blaise Hofmann dans le quartier des éboueurs chrétiens du Caire

BOURLINGUE

L'écrivain nous entraîne d'abord chez des Coptes trimant dans la crasse. Après la chicha du soir, nous voyageons au son du *daf* en ville musulmane.

MICHEL RIME LE CAIRE

L'exploration débute-t-elle chez Abu Tarek, rue Champollion, champion du *koshari* (macaronis, riz et lentilles avec sauce rouge aux légumes)? A la terrasse d'El Takepa, où nous le mangeons alors que les airs occidentaux de *downtown* s'évanouissent dans le gargouillement d'une forêt de narghilés? Ou dans le taxi crasseux qui s'extirpe du fouteur routier pour nous déposer aux portes de Zabeleen, le quartier des éboueurs coptes?

Blaise Hofmann, qui tient le samedi la chronique *Notre mer* dans *24 heures*, n'est pas un touriste ordinaire. «J'aime faire le pont entre les deux rives de la Méditerranée. En Espagne, je me suis intéressé aux Africains du Nord. En Algérie, aux Harkis. Ici, cette communauté chrétienne établit le lien avec l'Europe. Des restaurations d'églises sont repoussées en Egypte et les musulmans convertis au christianisme y éprouvent de gros problèmes.»

Quelque 50 000 chrétiens vivent à Zabeleen, dans une crasse lucrative. Sans filtres à particules et à la main, hommes, femmes et enfants trient les tiers des ordures du Caire. Cannelles d'alu, confettis de papier, ferraille en tout genre, débris innombrables... Des capsules de plastique se transforment en cintres.

Derrière un banc chargé d'oignons et de branches de céleri, les pieds dans les immondices, un petit garçon arbore «saint Georges» sur son T-shirt et sa sœur caresse un oiseau dans sa main. Des chromos bibliques décorent les balcons. Tout le monde vit apparemment dans des maisons en dur, sur le toit desquelles s'accumulent d'immenses ballots d'ordures. Trafic de camionnettes surchargées et d'ânes aux charrettes cahotantes. Quant aux cochons noirs, ils bouillonnent ce qu'on leur laisse.

La croix tatouée

«Les hommes portent la *gallabieh* et n'hésitent pas à dire «*salam alaykoulam*». Ils se distinguent par une croix tatouée sur l'avant-bras, les femmes l'arbovent à la base du cou. Je ressens ici une belle énergie du désespoir innovante dans sa manière de traiter les ordures. Ils sont en phase avec le développement durable. Et les entreprises italiennes et espagnoles commanditées par Moubarak sont en pétard avec eux, parce qu'ils importent dans leur quartier tout ce qui contient une valeur à exploiter.»

Après les enfers, le paradis, c'est bien connu. Au-dessus du quartier, la colline de Moqattam abrite les églises taillées dans le roc du monastère Saint-Simon. Lauriers-roses, bougainvilliers, yuccas, palmiers et jeunes bananiers: les oiseaux sifflent les louanges du Seigneur. Du haut d'une construction neuve abritant une buvette, la vue plonge sur la cité des éboueurs. La naïveté des sculptures taillées à même la paroi ocre n'empêche pas les confidences. Blaise Hofmann, qui vient d'être honoré à Saint-Malo du prix Bouvier pour *Estive*, parle de son futur livre chez Zoé. «J'en suis à la cin-



VUE PLONGEANTE Le monastère Saint-Simon domine le quartier des éboueurs. Blaise Hofmann remarque: «Les châteaux d'eau font penser à New York.» Certains immeubles croulent sous les ballots d'ordures. LE CAIRE, LE 19 MAI 2008

quième ou à la sixième relecture.» La fiction paraîtra début 2009. Nous nous sommes assis sur une terrasse à même la rue. C'est l'heure du thé. Plus tard, de la corniche de Moqattam, la vue sur la ville ouvre un maximum. Que de gratte-ciel! Au loin, de

«Je ressens ici une belle énergie du désespoir innovante dans sa manière de traiter durablement les ordures»

l'autre côté du Nil, se dessinent les pyramides. Le temps refait surface: rendez-vous est pris pour la fin de l'après-midi, *downtown*, avec Ashraf, un artiste connu du Vaudois. Il doit nous emmener assister à un *zar*, cérémonie féminine de thérapie musicale.

Chicha pour Blaise et palabres dans la fraîcheur du soir. Un ami ethnologue nous a rejoints et aussi Hoda et Riham. La première, chevelure au vent, porte le noir en panthère occidentale. La deuxième a assorti son haut au foulard vert qui enserre ses cheveux. Toutes deux débambulent en pantalon. Anastasia, la photographe lucernoise au nom grec, nous quitte. Le temps suspend son vol et les oiseaux lâchent leur fiente au-dessus de nos têtes. Les échos de quartiers décrits par Naguib Mahfouz ou Albert Cossery remontent à l'esprit. Blaise Hof-

mann a lu, bien sûr, *L'immeuble Yacoubian*, d'Alaa El Aswany, comme des auteurs inconnus, piochés sur les blogs ou traduits dans l'édition hebdomadaire française d'*Al Ahram*. «L'approche de la littérature ici se situe

l'autre côté du Nil, se dessinent les pyramides. Le temps refait surface: rendez-vous est pris pour la fin de l'après-midi, *downtown*, avec Ashraf, un artiste connu du Vaudois. Il doit nous emmener assister à un *zar*, cérémonie féminine de thérapie musicale.

Chicha pour Blaise et palabres dans la fraîcheur du soir. Un ami ethnologue nous a rejoints et aussi Hoda et Riham. La première, chevelure au vent, porte le noir en panthère occidentale. La deuxième a assorti son haut au foulard vert qui enserre ses cheveux. Toutes deux débambulent en pantalon. Anastasia, la photographe lucernoise au nom grec, nous quitte. Le temps suspend son vol et les oiseaux lâchent leur fiente au-dessus de nos têtes. Les échos de quartiers décrits par Naguib Mahfouz ou Albert Cossery remontent à l'esprit. Blaise Hof-

mann a lu, bien sûr, *L'immeuble Yacoubian*, d'Alaa El Aswany, comme des auteurs inconnus, piochés sur les blogs ou traduits dans l'édition hebdomadaire française d'*Al Ahram*. «L'approche de la littérature ici se situe

l'autre côté du Nil, se dessinent les pyramides. Le temps refait surface: rendez-vous est pris pour la fin de l'après-midi, *downtown*, avec Ashraf, un artiste connu du Vaudois. Il doit nous emmener assister à un *zar*, cérémonie féminine de thérapie musicale.

Chicha pour Blaise et palabres dans la fraîcheur du soir. Un ami ethnologue nous a rejoints et aussi Hoda et Riham. La première, chevelure au vent, porte le noir en panthère occidentale. La deuxième a assorti son haut au foulard vert qui enserre ses cheveux. Toutes deux débambulent en pantalon. Anastasia, la photographe lucernoise au nom grec, nous quitte. Le temps suspend son vol et les oiseaux lâchent leur fiente au-dessus de nos têtes. Les échos de quartiers décrits par Naguib Mahfouz ou Albert Cossery remontent à l'esprit. Blaise Hof-

«J'aime ces vieux Vaudois qui ont tout dans le geste»

– Vos villes préférées?
– New York, un accélérateur de vie; Paris, davantage ma capitale que Berne; quelque part en Russie, où je me suis senti chez moi et Le Caire, où je souhaiterais revenir.
– Vaudois?
– Oui, pour la pudeur, l'économie des mots, la nécessité du

bon voisinage, le verre de blanc, la culpabilité de ne pas en faire assez. J'aime ces vieux Vaudois qui travaillent au regard, qui ont tout dans le geste.

– La solitude?
– Je la vivrais mal en Suisse. En voyage, c'est un outil indispensable pour aller vers l'autre. Dans un pays accueillant

comme l'Algérie, il m'est arrivé de refuser l'hospitalité pour retrouver un peu de solitude.
– Le prix Bouvier?
– Que le jury d'un festival de littérature vagabonde retienne le carnet d'un berger prisonnier de sa vallée montre que l'écriture a compté davantage que l'aventure, et ça me comble. **M. RM**

» Bio express

1978 Naissance, le 2 avril, dans une ferme à Villars-sous-Yens.
1996 Etudes de lettres à l'Université de Lausanne (français, histoire, psychologie).
2001 Grand voyage d'un an et demi à travers l'Asie et l'Afrique. Après avoir été volé, il passera un mois à Khartoum (Soudan) afin de se refaire et de poursuivre son périple, qui fait l'objet de Billet aller simple (L'Aire).
2004 Aide-infirmier en soins palliatifs à Rive Neuve, «une expérience très forte», puis animateur chez les sans-papiers.
2005 Cinq mois sur l'alpe avec des moutons, puis pigiste à *L'Hebdo* et au *Journal de Morges*.
2006 Ecriture d'*Estive* (Zoé) et enseignement.
2007 Journalisme, enseignement et écriture.

Tous les samedis, retrouvez dans 24 heures une personnalité qui nous emmène à la découverte d'un lieu qui lui est cher, où elle se ressource, où elle retrouve ses racines, où elle aime partager des pensées profondes et parler des choses de la vie.

billets de dix livres. Mais la tranche ne s'improvise pas. Le Vaudois, gêné par une énergie difficile à saisir, sort le premier. Hoda et Riham, qui vivent chez papa et maman, doivent rentrer.

Dehors, la lune ronde nous sourit derrière un minaret. Blaise Hofmann s'extasie devant l'embrasure d'une porte qui a pu être sculptée à l'ère mamelouke et un balcon extravagant: «Il y a tant de merveilles autour de nous!» Dans le souk El-Silah, la musique d'un mariage nous attire. Mais les haut-parleurs grésillent et c'est le moment de mettre un terme à l'initiation. ■

A lire: *Notre mer*, sa chronique hebdomadaire en page 9.

Retrouvez le blog de Blaise Hofmann sur:

www.24heures.ch

» Taxi pour quitter *downtown* et marcher dans les rues chaotiques



DÉPART Les chauffeurs de taxis sont les rois du volant, traverser la route est en soi une aventure. Dans le quartier de Zabeleen, le sol est plutôt hasardeux. Ce n'est que dans le périmètre du monastère Saint-Simon que l'on oublie de faire attention où on pose les pieds.

ARRIVÉE Dans les ruelles de la ville musulmane, la déambulation s'avère tout aussi périlleuse, car les yeux sont pris par le spectacle des arcades ouvertes sur l'extérieur et par la folle animation qui règne. Se perdre dans un souk est recommandé. Tôt ou tard, on en ressort et hop, taxi!



Blaise Hofmann finit son repas sur la terrasse d'El Takepa, où les artistes adorent venir fumer la chicha.